

examen attentif des cartes suffit à le révéler. C'était bien des cartes de l'amirauté anglaise, mais effacées en partie par un lavage chimique, et retouchées de manière à donner des indications fausses parmi les indications vraies. Si habiles que fussent ces retouches, elles se distinguaient à de légères différences de teinte et de ton, maintenant qu'on en était averti. Enfin, une circonstance mettait hors de doute la préméditation du coupable : les cartes de l'*Alaska* portaient le timbre du ministère de la marine suédoise, celles qu'on avait introduites dans la collection n'avaient pas de timbre. Le faussaire avait jugé qu'on n'y regarderait pas de si près pour courir à la mort.

Ces découvertes successives avaient plongé dans la consternation tous ceux qui prenaient part à l'enquête. Erik sortit le premier du profond silence qui avait succédé à la discussion.

« Pauvre commandant Marsilas ! dit-il d'une voix émue, c'est lui qui aura payé pour nous tous !... Mais, puisque nous avons échappé, presque par miracle, au sort qui nous était réservé, tâchons au moins de ne plus rien laisser au hasard !... La marée monte et sera bientôt assez haute pour qu'il soit possible de dégager l'*Alaska* !... Si vous le voulez bien, Messieurs, nous allons nous en occuper sans délai ! »

Il parlait avec une autorité simple, dignité modeste que lui inspirait déjà le sentiment de la responsabilité. Se voir à son âge investi du commandement d'un navire, dans de telles circonstances et au début d'une expédition aussi hasardeuse, était certes une aventure assez imprévue. Mais il avait, depuis la veille, la certitude de se trouver à la hauteur de tous les devoirs ; il savait qu'il pouvait compter sur lui-même, sur son équipage, et cette idée le transfigurait. L'enfant d'hier était aujourd'hui un homme. La flamme des héros brillait dans son regard. Son ascendant s'imposait invinciblement à tout son entourage. M. Bredejord et le docteur le subissaient comme les autres.

L'opération, préparée par les travaux de la matinée, fut plus facile encore qu'on ne l'espérait. Soulevé par le flot, le navire ne demandait en quelque sorte qu'à s'arracher aux pointes de rocher qui le retenaient. Il suffit au remorqueur de se mettre en marche et d'exercer une traction sur les amarres de l'arrière, pour qu'avec un grincement de bois traîné et de bordages déchirés, le navire échappât à la terrible étreinte, et, tout à coup, se retrouvât libre, — alourdi, il est vrai, par l'eau qui inondait ses compartiments étanches, privé du secours de son hélice qui avait talonné, et de sa machine qui restait inerte et silencieuse, — mais maniable, après tout, obéissant à la barre et prêt à naviguer, s'il l'avait fallu, sous ses deux focs et son hunier.

Tout l'équipage, assemblé sur le pont, avait suivi avec une émotion assez concevable les péripéties de cet effort décisif, et il salua d'un hurrah la délivrance de l'*Alaska*. L'avis français et le remorqueur répondirent à ce cri de joie par des acclamations pareilles. Il était trois heures après midi. Tout près de l'horizon un beau soleil de février inondait de lumière la mer calme et scintillante, qui achevait de recouvrir les sables et les rochers de la Basse Froide, comme pour effacer jusqu'au souvenir des drames de la nuit.

Le soir même, l'*Alaska* était en sûreté dans la rade de Lorient. Dès le lendemain, les autorités maritimes françaises, avec une bonne grâce parfaite, autorisaient sa mise à sec dans un des bassins de radoub de Caudan. Les avaries de la coque n'avaient rien de grave. Celles de la machine étaient plus compliquées, mais non pas sans remède. Peut-être auraient-elles, néanmoins, nécessité partout ailleurs de très longs délais. Mais, comme Erik l'avait prévu, nulle part au monde il n'aurait pu trouver, du jour au lendemain, les précieuses ressources que lui offraient les chantiers de construction navale, les forges et fonderies de Lorient. La maison Gamard, Norris et Cie s'engagea à tout réparer en trois semaines. On était au 23 février ; le 16 mars, on pourrait se remettre en route, avec de bonnes cartes, cette fois.

Cela laissait trois mois et demi pour arriver au détroit de Behring à la fin de juin. L'entreprise n'avait rien d'impossible, quoiqu'elle se trouvât resserrée dans des limites assez

étroites. Erik n'admettait même pas qu'on pût l'abandonner. Il ne craignait qu'une chose, c'était de s'y voir contraint. Aussi avait-il refusé d'adresser à Stockholm un rapport sur le naufrage, de peur d'être rappelé, et de déposer une plainte en justice contre l'auteur présumé de l'attentat, de peur d'être retardé par l'instruction criminelle.

Qui sait pourtant si l'impunité n'allait pas encourager Tudor Brown à semer de nouveaux obstacles sur la route de l'*Alaska* ? C'est ce que M. Bredejord et le docteur se demandaient, en jouant au whist avec M. Malarius dans le petit salon de l'hôtel où ils étaient descendus en arrivant à Lorient.

Pour M. Bredejord, la question ne faisait pas doute. Un sacrifiant comme ce Tudor Brown, s'il connaissait l'échec de sa tentative, — et comment douter qu'il la connût ? — ne devait reculer devant rien pour la renouveler. Croire qu'on arriverait jamais au détroit de Behring était donc plus qu'une illusion, c'était de la démence. M. Bredejord ne savait pas comment Tudor Brown s'y prendrait pour l'empêcher ; mais il était certain qu'il en trouverait le moyen. Le docteur Schwaryencrona inclinait à penser de même, et M. Malarius ne se trouvait guère plus rassuré. Le découragement planait donc sur ces parties de whist, et les promenades que les trois amis faisaient aux alentours de la ville n'étaient pas non plus bien gaies. Leur grande affaire était de surveiller les travaux du mausolée qu'ils élevaient au commandant Marsilas, dont Lorient avait suivi les obsèques. Et la vue de ce monument funèbre n'était pas faite pour donner aux survivants de l'*Alaska* des idées couleur de rose.

Mais il leur suffisait de retrouver Erik pour se reprendre à espérer. Sa résolution à lui était si inébranlable, son activité si soutenue, il montrait une volonté si ferme d'aborder tous les obstacles, quels qu'ils fussent, avec la certitude de les vaincre, qu'il devenait impossible de manifester ou même de conserver intérieurement des sentiments moins héroïques.

Un fait nouveau vint pourtant donner la preuve que Tudor Brown poursuivait un programme défini. Le 14 mars au soir, Erik avait vu les travaux de la machine presque achevés. Il ne restait plus qu'à ajuster une des pompes, et cela devait être fait le lendemain. A l'heure dite, on allait être prêt. Or, dans la nuit du 14 au 15, ce corps de pompe disparut des ateliers de MM. Gamard, Norris et Cie, et il fut impossible de le retrouver. Comment s'était fait cet enlèvement ? Quels en étaient les auteurs ? C'est ce que l'enquête la plus minutieuse ne put établir.

Toujours est-il qu'il fallait maintenant dix jours de plus pour refaire ce travail, ce qui ajournait au 25 mars le départ de l'*Alaska*.

Chose singulière, cet incident eut plus d'influence sur l'esprit d'Erik que n'en avait eu le naufrage même. Il y vit, en effet, la marque certaine d'une volonté persistante d'empêcher le voyage de l'*Alaska*. Et cette évidence redoubla encore, s'il est possible, l'ardent désir qu'il avait de la mener à bien.

Ces dix jours de délai furent presque exclusivement consacrés par lui à examiner la question sous toutes ses faces. Plus il étudiait, plus il arrivait à se convaincre que se donner pour mandat d'arriver au détroit de Behring en trois mois, par un itinéraire connu de Tudor Brown, quand l'*Alaska* se trouvait encore à Lorient, quarante jours après avoir quitté Stockholm, c'était courir à l'insuccès, sinon au désastre irréparable.

Cette conclusion ne l'arrêta pas ; mais elle l'amena à penser qu'une modification aux plans originaux était indispensable. Il n'eut garde, d'ailleurs, d'en rien dire, jugeant avec raison que le secret était la condition première de la victoire. Il se contenta de surveiller plus étroitement que jamais les travaux de réparation.

Mais ses compagnons crurent remarquer qu'il était désormais moins pressé de repartir. Ils en conclurent qu'au fond il voyait l'entreprise irréalisable, comme, pour leur compte, ils le croyaient désormais.